

Jean Greindl

Mon mari, le baron Jean Greindl, désireux de venir en aide à un camarade de son frère qui voulait s'engager dans la R.A.F. fut mis en rapport au début de l'année 1941 avec une organisation qui avait pour but de rapatrier en Angleterre les soldats anglais restés dans les Flandres après la retraite de Dunkerque. Plus tard, cette organisation fondée par une jeune fille belge de 28 ans, se chargera de rapatrier les aviateurs alliés tombés en pays occupés par les Allemands. Il resta en contact avec cette organisation jusqu'au 6 mai 1942, date à laquelle on lui demanda de prendre en Belgique la direction de ce service à la suite de l'arrestation de ses principaux chefs. La tâche était difficile et dangereuse, mais il s'y mit de tout son coeur et réussit à renouer le fil entre les services de repêchage de l'intérieur et la suite de la ligne établie à Paris.

Il fut aidé par une jeune fille remarquable, Peggy van Lier, devenue depuis Mrs Langley, et par Jean Ingels un des fondateurs de la ligne, fusillé le 20 octobre 1943.

cette ligne s'appelait la ligne Dédé, du nom de sa fondatrice; elle était desservie presque uniquement par des Belges, depuis ici jusqu'à Bilbao. Elle fonctionna durant toute la guerre, malgré de nombreux accidents et sauva plus de 300 membres d'équipages alliés tombés en pays occupés.

Lorsque mon mari débuta comme chef responsable de l'organisation en Belgique, il se heurta à de grosses difficultés; il fallait non seulement retrouver les aviateurs cachés, mais les amener à Bruxelles, les abriter chez des gens sûrs, les pourvoir de vêtements civils, les nourrir, fabriquer de faux passeports et de fausses cartes d'identité, trouver des guides assez habiles pour les faire franchir la frontière et les mener à Paris.

Il y réussit avec l'aide fournie par des membres de l'ancienne organisation et l'appoint de nouveaux venus plein d'ardeur.

Je citerai ici les noms de ces principaux guides: Comte Georges d'Oultremont, comte Edouard d'Oultremont, Chevalier Eric de Menten de Hornes, Monsieur Victor Michiels. Ces jeunes gens devaient conduire les aviateurs de Bruxelles à Paris, chose peu commode, car à la frontière, non seulement les papiers étaient examinés de près, mais souvent encore, les voyageurs étaient

interrogés sur le but de leur voyage. Il fallait l'adresse et l'esprit du guide pour tirer d'un mauvais pas les jeunes aviateurs ignorant le français. Souvent, heureusement, les Allemands ne le connaissaient pas très bien non plus. Il leur arriva un jour d'interroger pendant une 1/2 heure un de ces malheureux; ne sachant comment s'en tirer, il eut la présence d'esprit de jouer à l'idiot. Les Allemands le prirent pour un fou et trouvant les papiers en règle, le laissèrent partir.

Jusqu'au 16 novembre 1942, tout marche à merveille et je pense que le nombre d'aviateurs rapatriés depuis le 6 mai devait dépasser le chiffre de 50. Les Allemands étaient furieux et cherchaient par tous les moyens de s'emparer de ceux qui favorisaient l'évasion des Alliés. Ils eurent l'idée d'envoyer dans la province de Namur deux faux Américains parlant parfaitement l'anglais et munis de tout ce que porte sur lui un aviateur normal. La ruse réussit malheureusement. Ils furent fêtés et reçus à bras ouverts par tous ceux qui avaient l'habitude d'héberger leurs semblables et qui cette fois-ci payèrent de leur vie ou de leur liberté l'hospitalité qu'ils leur avaient fournie.

Le guide qui menait les aviateurs à Bruxelles et devait les laisser à l'entrée de St Joseph où avait lieu un interrogatoire approfondi pour vérifier l'identité de chacun, ne voyant pas arriver cette fois-là la personne chargée de faire l'enquête (cette dernière par erreur n'avait pas été avertie à temps) les conduisit directement chez les personnes qui devaient les loger.

La jeune Elsie Maréchal, chez qui ils étaient arrivés, vint immédiatement prévenir mon mari. Elle était un peu inquiète car ils étaient, paraît-il, à moitié ivres. Elle apportait également leur signature que mon mari avait coutume de demander. A l'aspect de leur écriture, (ils avaient formé le "d" à la façon allemande) mon mari eut un soupçon et conseilla à la jeune fille de quitter au plus vite sa maison avec ses parents, sans éveiller l'attention des espions.

Lorsqu'elle fut de retour chez elle, elle trouva son père et sa mère déjà arrêtés; elle le fut également.

Le lendemain, 19 novembre 1942, ne les voyant pas revenir, mon mari demanda à Victor Michiels d'aller s'informer dans leur quartier de ce qui avait pu se passer. Il fallait à tout prix savoir ce qui était arrivé afin d'éviter que d'autres ne se fassent prendre au piège.

Victor Michiels partit donc en reconnaissance; il voulut, je pense, à la faveur de l'obscurité, s'approcher de la maison des Maréchal, mais un policier allemand qui montait la garde l'arrêta; le jeune homme essaya de s'enfuir et reçut une balle dans le dos. Il mourut quelques instants après.

Cette mort attrista profondément mon mari, car l'esprit d'équipe et l'affection mutuelle régnait au plus haut point parmi les membres de la ligne.

Cet accident qui justifia pleinement les doutes que mon mari avait sur l'identité de ces soi-disant Américains fut le début d'une période difficile. La ligne était dépistée, la tête très menacée, la plupart de ses membres brûlés. Les Allemands employant la torture pour faire parler leurs prisonniers, la seule chose à faire raisonnablement était de disparaître.

Georges d'Oultremont, Edouard d'Oultremont et Peggy van Lier durent partir pour Londres. Mon mari aurait dû les accompagner, s'il avait eu un successeur pour reprendre l'affaire en mains, mais ce dernier, choisi depuis plusieurs mois, ne put ou ne voulut le faire à ce moment-là. Mon mari, se sentant responsable de la ligne refusa de partir malgré les conseils de ses amis. Il resta encore avec Eric de Menten comme guide et Jean Ingels comme conseiller; son frère Albert Greindl, qui depuis les débuts avait partagé ses risques, resta aussi. L'imprimeur des faux papiers, Xavier van Lidth de Jeude continua son travail.

Je dois encore citer comme collaborateurs de mon mari, le Commandant Gaston Bidoul, Monsieur Robert Roberts Jones, Madame Eeckelaers, Monsieur Naus, le Baron Jacques Donny, Mademoiselle Poswick qui l'aidèrent de différentes façons.

Pendant le mois de décembre 1942, la rareté des raids fit qu'il y eut peu de travail en dehors de la remise en marche du service. Mon mari avait dû quitter la maison et se cachait à Bruxelles tout en restant en contact avec la Ligne.

Les Allemands devenaient de plus en plus sévères dans leurs représailles. Le 10 janvier 1943, mon mari partit pour Paris afin de conférer avec les membres du sud de la Ligne. Il trouvait qu'en conscience, il ne pouvait pas engager de nouveaux aides qui risqueraient leur vie, sans savoir si leur sacrifice était suffisamment utile à la cause alliée. Eric de Menten et Jean Ingels l'accompagnaient.

A Paris, la réponse de Dédé, fondatrice de la Ligne et son